

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. 6

MONTREAL, 24 AVRIL 1897

No. 133

SOMMAIRE

A nos abonnés, *L'administration* — Tenu parole, *Vieux-Rouge* — Une série de questions, *A. Filiatreault* — Le rougisme, *Cramoisi* — Notre gendre, *A. Filiatreault* — Une nouvelle société chorale, *Lorgnette* — La farce, *Curieux* — Diana Vaughan, *Joyeux* — Le libéralisme, *Libéral* — Le collègue idéal, *M. Prévost* — L'Education, *Canayen* — Modus vivendi *Rieur* —
FEUILLETON : Rome (SUITE) Emile Zola.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile, [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

A nos abonnées

Nous adressons cette semaine des factures d'abonnement à tous nos abonnés, et nous les prions en même temps de remarquer que la perception de ce qui nous est dû coûte plus de travail et d'argent que tout le reste du journal.

Avec un peu de bonne volonté, il serait facile à chacun de nous faire parvenir ce petit montant par la poste. ce qui nous éviterait des embarras considérables.

Nous avons bien assez des curés et des saintes âmes à nos trousses, sans que nos propres amis nous soient une cause de tracasseries inutiles.

Nous prions en même temps ceux qui changent de domicile au 1er mai de vouloir bien nous faire parvenir leur nouvelle adresse, ainsi que l'ancienne.

L'ADMINISTRATION,

TENU PAROLE

Un accident vient de survenir encore à notre confrère "La Patrie," un accident grave.

Elle est encore une fois sans rédacteur en chef. C'est le sort de ce journal de se trouver constamment décapité.

M. Bourassa, député de Labelle, avait accepté la direction politique et la rédaction en chef du journal.

M. Bourassa est un garçon de talent dont nous ne partageons aucune des opinions; c'est un ultramontain, un autoritaire, un doctrinaire.

Car c'est bien à un homme de sa trempe que peut s'appliquer ce titre tellement dénaturé de nos jours.

Il avait fait de son "Ralliement" un journal d'action sortant du cadre ordinaire des publications rurales.

Tout pouvait lui présager un succès dans la nouvelle feuille ministérielle où d'ardentes sympathies, paraît-il, l'accompagnaient.

Son premier article fut ce que l'on devait attendre de lui; une déclaration de foi religieuse, un serment d'allégeance clérical et un exposé très net de soumission pro-ecclésiastique.

Nous avons cité dans notre dernier numéro, le passage le plus catégorique de cette profession de foi.

Qu'elle ait été publiée avec la pleine connaissance du haut-chef du journal et des chefs du parti, cela ne peut faire l'ombre d'un doute et tout le monde le sait.

L'entrée de M. Bourassa à "La Patrie" avait été annoncée depuis longtemps, depuis six mois.

L'article a paru quand il a été prêt. et quand il fut poli et repoli.

Il parut à son temps et les chefs le délectèrent.

Quand nous disons les chefs, il faut s'entendre; peut-être le serment de dirigeants s'appliquerait-il avec plus de justesse aux nouveaux venus dans le parti libéral qui ont pris les rênes du pouvoir et les premières banquettes.

Mais le vrai parti libéral bondit et protesta.

Ce fut un *tolle* parmi ces bons vieux rouges qui acceptent bien de revêtir la peau de mouton pour arriver au but suprême, mais qui n'aiment pas à pousser trop loin la plaisanterie.

Celle-là étant trop forte.

Déguiser la "Patrie" en "Semaine Religieuse," c'était plus que ne pouvait en supporter leur estomac.

Et ils se révoltèrent, invoquèrent si haut les vieux principes que M. Tarte lui-même eut peur.

C'est alors que le lendemain, on vit paraître coup sur coup, deux articles: l'un reprochant au Dr Trudel d'avoir signé la déclaration dans laquelle il mettait sa foi religieuse au-dessus de sa foi politique, et l'autre traitant de "sépulcres blanchis" les gens qui s'opposent au progrès de l'éducation par tous les moyens possibles, même la sécularisation.

Ces deux articles qui glorifiaient deux des clauses importantes du programme de "L'Avenir," étaient signés J. I. TARTE.

Mais depuis ce jour-là, le nom de M. Bourassa n'a plus paru dans la "Patrie."

La raison en est bien simple.

M. Bourassa avec une jolie cranerie qui fait le fond de son caractère, avait dit au débutant "qu'en lui confiant la direction du principal organe libéral en cette province, ses chefs lui ont laissé sa liberté." Il avait ajouté "que s'il ne répond pas à

leur attente, *il saura s'en aller avant qu'on le jette à la mer.*"

Il a tenu parole et ne s'est pas laissé jeter à la mer.

Aujourd'hui: *Tout est rompu, mon gendre*, comme dit la comédie.

M. Bourassa a quitté la *Patrie* et brisé sa plume.

Nous ne pouvons que le féliciter de cette décision qui montre chez lui une solidité de principes absolument étrangère aux mœurs de son patron.

Il n'est donc pas étonnant que M. Tarte ne comprenne pas pourquoi M. Bourassa l'a quitté.

Quant à celui-ci, il ne lui reste qu'une ligne de conduite à suivre, c'est d'accomplir les désirs exprimés par le Dr Boulet, le substitut de M. Tardivel :

Ainsi donc, si le nouveau directeur de la "Patrie" veut sincèrement être catholique *tout court*, il n'a franchement qu'une seule chose à faire : ne pas attendre les ordres directs du Souverain Pontife, accepter humblement la direction de son évêque et même celle de son curé, abandonner tout de suite la direction de la "Patrie" où il ne sera certainement pas libre de suivre une conduite aussi sage et devenir collaborateur de la "Vérité" où l'on est sûrement catholique *tout court*, c'est-à-dire catholique comme le Pape et avec le Pape et non pas "de telle école ou de telle nuance."

Le conseil est bon à suivre.

Il est utile que l'on ne se laisse pas prendre aux faux airs de certains chefs libéraux.

L'aventure de M. Bourassa est là pour dire qu'à la porte du parti libéral existe toujours la vieille enseigne :

"No castor need apply."

Tant pis pour ceux qui s'y hasardent. En dépit des efforts fait pour l'étouffer, le vieil esprit de "l'Avenir" subsiste et commande encore.

Laissez-lui une chance de se montrer et vous verrez.

Quant il lance de pareilles boutades en échan-

ge de quelques coups d'épingle, que serait-ce donc si on voulait l'étouffer.

VIEUX ROUGE.

UNE SERIE DE QUESTIONS

Depuis quelques semaines, nous sommes accusés avec malveillance d'avoir changé nos principes politiques et de ne plus suivre les traces des fondateurs du vieux parti libéral, du rougisme, pour tout dire en un mot.

Cette accusation est facile à porter, mais elle est plus difficile à soutenir.

Nous savons bien que des efforts constants ont été faits pour tâcher de calmer l'ardeur des vieux libéraux qui, depuis bientôt cinquante ans, ont toujours lutté sans vouloir accepter aucun compromis, de quelque côté qu'il se présentât. Ils préféreraient rester dans l'opposition, plutôt que d'abattre leur drapeau. Voilà exactement notre position aujourd'hui, et nous pouvons dire avec fierté que le REVEIL est en ce moment le seul journal canadien-français qui ait assez de confiance dans ses principes pour arborer carrément les couleurs du rougisme et les faire flotter au vent de la liberté.

Nous allons essayer de démontrer que nous sommes les maîtres de dicter des ordres aux ralliés de la veille au lieu d'être leurs esclaves, car l'inverse se produit actuellement.

Nous poserons donc à l'hon. M. Laurier, le premier ministre, quelques questions auxquelles nous lui demanderons de vouloir bien répondre :

N'est-il pas vrai qu'il n'y a au Canada, et surtout dans la Province de Québec, que deux partis politiques bien définis, le parti conservateur et le parti libéral — ou bien les rouges et les bleus ?

Sur quel parti l'hon. M. Laurier s'est-il appuyé pour se lancer dans l'arène politique, et de quels éléments est composée son armée depuis vingt ans ?

N'est-il pas vrai que dans certains comtés de la Province, et notamment dans St-Roch de Québec, la circonscription qui a toujours élu l'hon. M. Laurier — ; dans Lotbinière, Kamouraska, St-Hyacinthe, St-Jean, Iberville, Napierville, Rouville et Montmagny, qui ont toujours donné une majorité libérale il existe un groupe compact de vieux libéraux formant un noyau solide dans chaque division, sur lequel l'hon. Premier-Ministre a fait fonds pour obtenir le pouvoir ?

N'est-il pas vrai que les fortes minorités libérales dans les comtés conservateurs sont formées de descendants des vieux patriotes de 1837 qu'aucune influence, même la plus religieuse, ne peut entamer, et qui voteront toujours et quand même pour le parti libéral quel qu'il soit, dans l'espoir que leur idéal politique finira bien par être adopté par la masse et reconnu par les chefs ?

Le vieux parti rouge n'a-t-il pas assez de célébrités politiques pour lui permettre de continuer la tradition ?

Citons : Doutré, Dessaulles, Buies, Bourassa, Papin, Fournier, Papineau, Plamondon, Taschereau, les Prévost, le Dr Marsil, Fontaine (de St-Hyacinthe), Geoffrion, les Dorion, Charles Laberge, Piché, Charles Daoust, Labrèche-Viger, Joseph Dufresne, Olivier Bureau, Valois, Jobin, Holton, le citoyen Blanchet, les Thibaudau, et combien d'autres !

Voici maintenant la position que nous occupons :

Nous sommes des libéraux de l'école de l'*Avenir*, et nous resterons des adeptes de cette école aussi longtemps qu'il ne nous

sera pas démontré qu'il y en a une meilleure.

Mais nous poserons une autre question au Premier-Ministre, et nous croyons sincèrement qu'elle est pertinente :

Le jour où les vieux rouges seront convaincus que l'hon. M. Laurier ou ses collègues leur tournent le dos et les jettent à la mer, quels éléments représentera le cabinet fédéral, dirigé par M. Laurier ?

Car, il faut bien se rappeler que les indifférents, les intrigants et les affamés qui ont voté avec les "vieux rouges" le 23 juin dernier ne forment pas un contingent appréciable et sûr ; cette masse flottante qui pourchasse les faveurs ministérielles, peut, d'un jour à l'autre, se tourner contre nous si le gouvernement est inhabile à satisfaire ses appétits, mais le vieux parti libéral, qui compte dans une proportion d'un tiers au moins de l'électorat de la Province, et sur lequel on peut toujours dépendre, ne consentira jamais à se laisser dépouiller par les détraousseurs de tous les partis sans protester.

Enfin, dernière question :

Pouvez-vous nous indiquer l'origine et les antécédents, les mobiles et les aspirations des libéraux de toutes nuances, qui se pavant et se promènent dans les couloirs du Parlement fédéral, prétendent commander au Maître lui-même, et faire la pluie et le beau temps dans la Province de Québec ?

Mais c'est trop discuter sur un point que tous les libéraux sérieux admettent en conversation privée ; seulement, des êtres timorés croient montrer une grande habileté en prenant devant le public les couleurs indécises de l'opportunisme et en se voilant la face au seul nom de "rougisme."

Heureusement, M. Laurier est un libéral de la vieille école ; il a fait trop de sacri-

fices pour son parti, et il a puisé ses principes à trop bonne source pour renier ses origines. Il a déjà mis en pratique un article important du programme, ne soyons pas trop exigeants pour le moment. et nous sommes certains qu'il ne perdra pas une occasion de justifier la confiance des vieux rouges et de se montrer le digne successeur de la vaillante phalange de 1854.

A. FILIATREAU.

LE ROUGISME

Le rougisme est un nouveau mot inventé par les rétrogrades et par les peureux.

Ils ont inventé le rougisme comme autrefois, en France, le légendaire fumiste que fut Rouzien avait inventé le " spectre rouge."

Ici, encore, ce n'est qu'une pâle copie d'un spirituel farceur

Le rougisme, dans l'esprit des sots qui font sonner ce mot, n'est autre chose que la personification d'un parti las de subir la sujétion de tous les forts implacables, notamment la sujétion du clergé et des cléricaux.

Il y a beaucoup de vrai dans cette façon de définir le " rougisme ", mais il y a aussi beaucoup de fantaisie, c'est-à-dire de fausseté.

Nous ne nous occuperons pas aujourd'hui de ces faussetés. Ce n'est pas l'heure ; car, dans la foule des politiciens qui sont aux prises, il y en a une quantité sérieuse qui serait désolée de nous voir faire une déclaration de principes, laquelle déclaration les signifierait forcément à l'admiration d'un tas d'électeurs envoûtés par ceux-ci ou par ceux-là.

Ce que nous voulons établir aujourd'hui, c'est que l'arrogance cléricale, si intransigeante à l'heure actuelle, n'a pas toujours si hautement manifesté ses prétendus droits.

Ainsi, à l'époque où l'*Avenir* combattait si gaillardement pour les libertés laïques, en opposition au quasi esclavage cléricale, le vrai clergé de notre candide Province, n'ayant pas de champion capable de se mesurer avec les vaillants libéraux qui discutaient sa puissance usurpatrice, se taisait prudemment.

Le gant avait été jeté par les vrais, les bons, les purs libéraux ; mais personne, dans le clan des vrais, des bons, des purs cléricaux n'osa le relever.

A défaut de tout, le courage manquait à ces hommes, accoutumés au commandement et ne comprenant pas que le peuple pût faire autre chose que d'obéir, admirer et payer.

Cette période d'ahurissement du clergé dura un certain temps. Il ne savait plus si c'était du lard ou du cochon qu'on lui servait.

La fameuse " Lanterne " de Buies vint mettre le comble à l'affolement des bedeaux. Et chacun sait que lorsque les bedeaux sont affolés, ou simplement mécontents, tout s'en va au diable, dans les cures aussi bien que dans les palais épiscopaux.

Or, vers 1870, les bedeaux se choquèrent.

Ce fut presque terrible dans les presbytères et dans les sacristies.

Nostradamus n'avait pas prévu ce phénomène qui fit monter le baromètre de plusieurs crans

Imbécile de Nostradamus !

Il est vrai qu'il n'avait pas la faveur de connaître notre clergé, indulgent, charitable et désintéressé.

Nos seigneurs les évêques, suivis des curés qu'imitaient les vicaires, les sous-vicaires et toute la légion monacale, emboîtèrent le pas aux bedeaux, firent chorus avec cet élément si puissant que les marguilliers eux-mêmes adorent à quatre pattes, et l'on résolut, dans les sphères ecclésiastiques, de réagir contre la manifestation spontanée du bon sens et de l'intelligence.

De cette résolution sortit un plan, et ce plan est ou ne peut plus étroitement suivi depuis une trentaine d'années.

Aux penseurs graves, à ceux qui méditaient les conspirations sociales ourdies dans les retraits cléricaux, on voulut opposer une génération de crétins, pétris selon une méthode d'hypocrisie.

C'est alors que le clergé, prenant son temps, inaugura une industrie nouvelle et fabriqua les " castors ", *ad majorem Dei gloriam*.

Il en fit peu, mais il les fit de si bonne qualité que la graine ne s'est pas perdue. D'ailleurs

le castorisme offrait des grâces d'état si avanta-
geuses, que les personnages marqués du sceau
castorien se gardent bien de l'effacer. Ils s'éver-
tuent, au contraire, à l'imprimer deux fois sur le
front étroit de leurs enfants.

Soit. Le castorisme existe. Est-ce un bien ?
est-ce un mal ? Nous laissons à nos lecteurs le
soin de se prononcer à cet égard.

Les castors sont aujourd'hui si peu nombreux,
si lâches, si méprisés même, que leur existence
n'est pas sans nous réjouir doucement.

C'est une institution inoffensive et surannée
qui marque une date de notre histoire. On peut
considérer les spécimens de cette création, ou
plutôt de cet avortement, comme un produit cu-
rieux autant que fatal ; mais, franchement, on ne
peut pas leur en vouloir d'exister : ils ont si bien
su, par leurs exemples, nous préserver de tant de
vices !

Mais à côté de ces paillasses, il y a tant de
polissons qui veulent les imiter, que nous crions
bien haut :

Halte-là !. Les castors, passe ! mais les ultra-
castors, les castors d'une heure, les castors excès-
sifs qui se mettent dans la peau de ce singulier
et dégoûtant animal juste le temps de se faire
élire, non ! il n'en faut pas !

Les castors, les vrais, ont au moins eu la dé-
cence de persister dans les mauvais principes
qu'ils ont été chargés de semer parmi nous, en
échange d'une foule de faveurs monnayables.
Les autres, les pasticheurs, les couards qui ne
prennent que momentanément cette défroque,
pour duper à droite et à gauche, devant et der-
rière, en haut et en bas, ne sont que des êtres
superlativement méprisables. Et, à notre honte,
nous devons constater qu'il y en a beaucoup
trop dans nos rangs.

Ce sont ceux-là, ceux qui viennent journalle-
ment nous signaler des abus ecclésiastiques, qui
vont nous dénoncer chez les évêques et chez les
curés, et qui ont inventé le nom d'un parti cher
à leur cœur, mais qu'ils n'osent pas embrasser
publiquement.

Pour se défendre d'être avec nous, ils ont tenté
de nous imprimer une flétrissure, et ils n'ont
trouvé qu'un mot : le rougisme !

Nous n'en rougissons pas.

Au contraire.

CRAMOISI.

NOTRE GENDRE

Dans le cinquième paragraphe de sa fameuse
lettre au *Monde*, M. Danduraud fait une remar-
que incidente et dit qu'il y a des libéraux de
toutes nuances, pour ajouter que, tout en étant
libéral, je supportais M. Flynn.

Notre gendre s'est permis d'altérer légèrement
la vérité, et il devrait bien le savoir. Nous avons
dit que nous supporterions le premier chef de
parti qui adopterait notre programme d'éducation.
Je dois dire que cela ne nous engageait guère,
car M. Flynn me semble bien tranquille à l'é-
gard de l'éducation. J'ai cru un moment que M.
Marchaud se jetterait dans la lutte avec cette
belle impétuosité et cette vigueur qui le distin-
guent. Il n'en a rien fait et c'est bien domage.
Je suppose qu'il attend une occasion plus favo-
rable.

Ce ne sont pas les libéraux par atavisme, qui
ont été jetés ensuite dans un milieu essentielle-
ment libéral, comme les bureaux du *Pays*, par
exemple en '66, '67 et '68, qui supporteront ja-
mais un gouvernement conservateur, et vous le
savez bien. Ces mêmes libéraux se permettront,
cependant, de critiquer ce qu'il y a de mauvais
dans toute administration, ce qui faisait dire à
l'hon. Joseph Israel Tarte pendant la campagne
électorale : " Il n'y a pas de discipline dans *notre*
parti."

Je crois que ce point est réglé.

Il n'y a plus que la " nuance " qui m'inquiète.
J'avais toujours été sous l'impression qu'à l'ex-
ception de la " nuance " Pacaud, il n'y avait ja-
mais eu que la " nuance " rouge foncée. Je me
suis trompé, paraît-il, et si j'en juge par la lettre
de M. Danduraud, il semble y en avoir plusieurs,
car il a pris soin de mettre *toutes nuances* au
pluriel.

Espérons qu'elles ne ressemblent pas toutes à
la nuance que j'ai mentionnée plus haut, car ce
serait fâcheux pour le parti, et l'histoire pourrait
bien se répéter.

*
*
*

Je ne relèverai qu'un autre paragraphe de la
lettre. C'est celui-ci -

“Il a provoqué votre indignation, et vous a fourni la matière d'un article virulent contre le parti libéral. C'est a-sez habile ! je veux croire qu'il n'y a pas eu entente préalable entre vous et lui.”

Je ne puis pas vous rendre la monnaie de votre compliment et vous féliciter de votre habileté. L'entente est tellement cordiale entre les gens du *Monde* et moi que je n'a i pas parlé à son rédacteur depuis qu'il occupe le siège éditorial, et qu'il y a un procès actuellement pendant, intenté par le *REVEIL* contre le *Monde*.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, M. Danduraud, et c'est un conseil : “N'écrivez pas, lorsque vous n'êtes pas obligé de le faire.”

A. FILIATREULT.

UNE NOUVELLE SOCIÉTÉ CHORALE

Les journaux quotidiens ont annoncé depuis quelques jours la formation possible d'une société chorale canadienne-française à Montréal, et, si l'on en croit dame Rumeur, ce serait un fait accompli.

Nous nous associons de tout cœur à un mouvement comme celui qui a fait naître cette nouvelle institution dont on veut nous doter.

La Société Philharmonique est une institution déjà cotée en Amérique, et rien n'empêche nos compatriotes de rivaliser avec elle. C'est là un moyen d'éducation que nous approuvons, et de plus, qui sait, un point de raccordement avec nos concitoyens de langue anglaise.

Ceci pourra peut-être faire revenir dans nos églises les voix féminines, que notre archevêque défunt avait bannies, sous l'impression fautive où il s'est trouvé qu'on pouvait former un quatuor sans voix mixtes. Nous attendons un résultat pratique en ce sens, quand les autorités ecclésiastiques auront pu se rendre compte de l'effet que peut produire une bonne société chorale bien organisée, dans une de nos églises.

En attendant, la nouvelle société donne un premier concert au Monument National le 27 courant.

L'œuvre qu'elle exécutera est le *Paradis Perdu*, de Théodore Dubois, le directeur actuel du

Conservatoire de Paris. Le chœur est imposant comme nombre et sonorité de voix

M. Clerk, maître de chapelle au Gésu, en a la direction.

Les premiers sujets ont pu être recrutés à Montréal même, où l'on a trouvé un quatuor remarquable, composé de Mlles Marie Terroux et Gérin-Lajoie et MM. Joseph Saucier et Achille Comtois.

Tout fait présager un joli succès à cette entreprise. La vente des billets a déjà produit une grosse recette, et elle se continue avec entrain.

On peut s'en procurer au magasin de pianos Pratte.

Nous assisterons à cette audition, et nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette œuvre qui nous intéresse vivement.

LORNETTE.

LA FARCE

Les comparses de M. Tardivel ont profité de son absence pour publier un article emprunté à la *Croix* qui est le vrai portrait de leur ami, qu'on en juge :

“ Dans la presse : la distribution des rôles est générale. Voici un écrivain qui depuis 25 ans n'a pas fait un article sans tremper sa plume dans de la quintessence d'indignation : toujours violent, il s'est privé de la joie de trouver bien la moindre chose soumise à son examen.

“ C'est donc un homme bien méchant ?.. Nullement : un certain public l'aime dans ce rôle et il le joue ; autrement, pas de succès !

Et l'article ajoute :

“ Tout est faussé dans les courants d'opinion factice où les uns soutiennent ce qu'ils ne croient pas, où les autres désertent ce qu'ils croient.

Au fond, les hommes ne sont pas méchants, en général au moins, et si les redoutables masques tombaient, on verrait apparaître en civil des acteurs assez inoffensifs.

Quelle farce ! Quels farceurs !

CURIÉUX.

DIANA VAUGHAN

Que nos lecteurs se rassurent ; c'est la dernière fois sans doute qu'ils verront ce nom en tête de nos colonnes.

Elle est morte, bien morte, la Reine du Luciferisme et du Palladisme.

Morte comme elle avait vécu dans la honte, la boue et le chantage.

Elle a été enterrée par Léo Taxil et c'est Tardivel qui a prononcé l'oraison funèbre.

Fumisterie épouvantable !

N'allez pas croire, amis lecteurs, que nous voulons triompher bruyamment.

Eh non, l'affaire est assez sale pour qu'il nous répugne de toucher ces hontes de notre plume.

Le crochet du chiffonnier convient seul à de telles ordures.

Mais enfin le devoir s'impose d'en parler, ne serait-ce que pour empêcher la répétition de pareilles infamies.

Ainsi quand on pense qu'en plein siècle de lumière et de progrès, en pleine époque de téléphone et de télégraphe, il s'est trouvé deux hommes assez fournis de toupet pour inventer de toutes pièces une histoire fantastique, auprès de laquelle la légende d'Alibaba, les contes des Mille et une Nuits, les légendes de croquemitaine, toutes les élucubrations du jeune âge du monde ne sont que de la popotte et de la Saint-Jean !

Quand on pense que ces deux farceurs Leo Taxil et le Dr Bataille, l'un débris de toutes les prisons et l'autre résidu de tous les lazarets du monde entier se sont amusés à mettre en accusation toute une fraction de l'humanité à laquelle ils ont attribué le culte du mal en opposition au culte du bien, de l'orgie à l'encontre du devoir, du vice à la place de la vertu !

Quand on pense que tout cela s'est fait et qu'il s'est trouvé un Pape pour pleurer de joie à la vue des singeries de ces exploiters, des évêques pour embrasser ces faussaires, des prêtres pour confier à leurs bouches infames, blasphématoires, ignoble et faugeuse le pain des âmes, le corps et le sang du Rédempteur, des pères de famille pour

les faire assoir à leurs foyers et les introduire dans le sanctuaire de leur famille, des dévotes pour leur accorder un coin dans leur cœur !

Quand on pense que nous avons été insultés, maudits, calomniés, vilipendés pour avoir osé prévenir les malheureux qui étaient sincères de leur erreur ; pour tâcher d'ouvrir les yeux aux imbéciles qui se laissaient prendre et d'enlever le masque aux coquins qui ne songeaient qu'à la spéculation !

Quand on pense que c'est nous qui avons crié à l'Eglise casse-cou et qui avons, comme le bon terre-neuve désireux d'empêcher son maître ivre de tomber dans la rivière et obstiné à l'écarter de l'abîme attrapé les coups de bottes et de poing !

Quand on pense à tout cela, on s'écrie :

Où est-elle votre infailibilité ?

Oui, où est-elle, si vous vous faites ainsi prendre au piège par deux canailles auxquels nous n'eussions pas voulu confier une lettre à porter jusqu'au coin de la rue de peur d'en voir voler le timbre ?

Quant au personnage qui a trainé le nom du Canada dans cette ignoble affaire.

Quant à ce Tardivel qui devait amener ici Diana Vaughan pour marquer du doigt les réprouvés.

Nous le laissons à la honte qui doit lui ronger le cœur s'il lui en reste encore la dix millièmième partie du quart de la portion qui revient à un homme ordinaire.

Nous le laissons aux récriminations de ceux qu'il a entraînés dans cette imposture et qu'il a blagués.

Pas de plaintes de notre part. Nous avons été insultés par des crétins, ineptes dans un cas, criminels dans l'autre.

Qu'ils choisissent.

Quant à nous, d'une chiquenaude nous enlevons ces petites maculations de boue sur notre manteau de bataille et nous attendons la prochaine infamie.

Car la leçon ne profitera pas, Il surgira encore de pareilles impostures tant que nous serons sous la coupe d'un clergé autoritaire et despote et d'une population ignorante et fanatisée.

Il viendra encore une Diana Vaughan, tant qu'il y aura des Sulpiciens pour nourrir Leo Tasil et des castors pour faire voyager Tardivel.

Tant que le mal ne sera pas coupé dans la racine, il en poussera des rejetons.

JOYEUX.

LE LIBÉRALISME

Le libéralisme jugé par la *Vérité* :

Le libéralisme est une grande plaie : il semble pour un grand nombre, obscurcir l'intelligence, au point qu'un libéral, par moments, paraît perdre la faculté de raisonner juste. Lisez les feuilles libérales l'une après l'autre, et cette vérité deviendra évidente.

Quand donc ces pauvres libéraux comprendront-ils que leur conduite anti-catholique n'avance leurs affaires ni en ce monde-ci ni en l'autre ?

Pauvres libéraux, quel sort épouvantable nous attend donc dans l'autre monde !

A quelle torture allons-nous donc être soumis pour avoir souffert de cette pluie !

Insensés sur cette terre !

Incendiés dans l'autre monde !

Triste sort que le nôtre !

LIBÉRAL.

Le *Temps* de Paris a parlé, il y a quelques mois, d'un procès en nullité et rescision de vente intenté par une veuve Arnoulin aux trappistes de Seligny [Orne] au sujet d'un champ, renfermant d'importants gisements de kaolin, que les religieux de l'abbaye lui avaient acheté 6,000 francs et qu'ils avaient peu de temps après revendu à une société d'exploitation pour la somme de 800,000 francs.

Le tribunal de Mortagne a rendu son jugement dans cette affaire. Il rejette la demande en nullité de vente, rejette également la demande d'enquête, mais déclare recevable la demande en rescision formée par Mme Arnoulin sous réserve d'une expertise préalable.

Le tribunal ordonne que l'expertise sera faite par MM. Meunier, ingénieur à Paris, Bullot, architecte à Paris, Rallièrre, agent voyer à Mortagne, avec mission pour ceux-ci d'estimer l'immeuble suivant son état et sa valeur au jour du

contrat, en ne tenant pas compte des travaux postérieurs au 20 avril 1894, mais en tenant compte, au contraire, de la valeur sur place des produits du sous-sol, c'est-à-dire des terres argileuses réfractaires, terres à porcelaine, kaolin, sables et autres matières propres à l'industrie dont l'existence était généralement connue à la date du 20 avril 1894 ; en tenant compte encore des accès, chemins, des possibilités et des difficultés plus ou moins grandes d'exploitation des produits au moment de la vente ; en tenant compte enfin de la valeur sur place et avant extraction des produits aussi bien du sol que du sous-sol enlevé par les acquéreurs depuis le 20 avril 1894.

On écrit de Paris que le président de la République a signé un décret supprimant le traitement de Mgr Bonnet, évêque de Viviers, conformément à une décision prise la veille par le conseil des ministres, sur la proposition de M. Darlan, ministre des cultes.

Dans un mandement de carême sur la famille, l'évêque de Viviers est allé jusqu'à traiter de "parodie" le mariage civil qui précède en France, depuis la Révolution, le mariage religieux. Il a interdit aux curés de son diocèse de se soumettre à la nouvelle réglementation des fabriques, parce qu'il trouve "deshonorant" pour le clergé le contrôle de l'État dans l'administration des biens de l'Église. Enfin, il vient de déclarer, par l'organe de sa *Semaine Religieuse*, que nul ne pouvait, sans encourir l'excommunication, se rendre acquéreur des propriétés congréganistes vendues par l'autorité de justice pour couvrir le fisc des droits d'accroissement ou d'abonnement qu'un grand nombre de communautés refusent toujours de payer.

Ce sont ces faits qui ont provoqué la mesure de rigueur dont Mgr Bonnet vient d'être l'objet.

Nous prions instamment nos abonnés qui doivent changer de domicile au 1er mai de nous envoyer leur nouvelle adresse, ainsi que l'ancienne, afin d'éviter tout retard dans la distribution du journal.

UN PEU D'ATTENTION NE NUIT PAS

Quand la toux, chez un malade, se reproduit sous l'influence du plus léger froid, de l'humidité, de l'air vif, il est sage et prudent de prendre immédiatement du **BAUME-RHUMAL**. Les magnifiques résultats obtenus par ce merveilleux spécifique français le recommandent à l'attention des malades.

LE COLLEGE IDEAL

La chronique, en mal de carême, se rabat en ce moment sur le sujet, point appétissant, de l'éducation des garçons. Faut-il les battre ? Faut-il leur donner des pensums ? On croirait que tout se réduit à ce dilemme. Mais gifles ni pensums n'importent guère. Quel bachelier de la veille ne les pardonne à ses régents ? Quel homme de trente ans en a la joue rongée ou les mains gourdes ? . . . Si seulement les autres traces de l'éducation qu'il a reçue s'effaçaient aussi vite. Hélas ! les autres persistent — le marquent pour la vie.

Le jeune Français qui va au collège est à plaindre. C'est un scribe mélancolique emprisonné dans un mauvais lieu. Il est mal lavé, mal couché, mal assis, mal éclairé, mal nourri. On lui impose, à l'âge où il croît et se forme, une besogne qu'un adulte n'accomplirait pour aucun salaire. Il n'entend que des conversations impures et les mœurs de la petite société où il vit sont des mœurs de détenus. A part de quelques privilégiés qui n'auraient pas eu besoin du collège pour apprendre, tous regardent le travail comme une sorte de peine forcée, de *hard labor* à quoi l'on est contraint par la peur des punitions. Il n'est surveillé qu'au point de vue de la police générale du collège : ne pas faire de bruit, ne pas casser le mobilier, ne pas attenter publiquement à la pudeur. Un sergent de ville, en somme, remplacerait très heureusement le pion, et je m'étonne qu'on n'y ait pas songé déjà . . . Cette vie de captif façonne — soi-disant — des penseurs et des hommes. Quelle plaisanterie ! . . . Personne n'y croit, en réalité : ni le politicien qui se remue pour doter sa ville d'un collège, — ni le normalien qui débite son boniment scolaire en rêvant au jour où il paradera dans les saïons et écrira dans les revues, — ni le pion qui veut avant tout qu'on lui fiche la paix pour pouvoir préparer sa licence, — ni même le père de famille qui met son enfant au collège par paresse et par lâcheté, pour se soustraire au devoir de lui donner l'exemple du travail et des mœurs.

Ne dites pas que j'exagère. Vous, monsieur l'universitaire, comme vous, monsieur le député,

vous savez bien que la vérité est telle. Une seule chose excuserait le collège français d'être une sentine morale : ce serait d'être un véritable foyer intellectuel. Une seule chose excuserait la mauvaise méthode de son enseignement : ce serait un procédé d'éducation irréprochable. Or, l'éducation n'est même pas mauvaise : elle est absente ; elle n'est pas. Quant à l'enseignement auquel tend tout cet appareil de captivité et de labeur, il est médiocre, de l'avis même de ceux qui le donnent.

Pourquoi ? . . . Cherchons.

* * *

L'enseignement, dans les collèges de l'Etat, est donné par des maîtres d'une science très supérieure à celle qu'ils doivent communiquer. Ce sont de hauts diplômés, dont le type achevé est le normalien. Après trois années passées dans le commerce des " plus honnêtes " des temps passés — et de M. Brunetière — ils sont chargés de faire une classe de cinquième à Montluçon — s'ils ont manqué l'agrégation — à Châteauroux, s'ils l'ont réussie. Ils ressentent aussitôt un dégoût profond pour la tâche qui leur incombe. Ils aspirent à quitter cette géhenne. Ils ne sauraient donner leur âme — sauf héroïsme — à un enseignement tellement inférieur. Aussi leur âme leurs désirs, leurs études vont-ils ailleurs. La classe pour eux, c'est le bureau de l'employé. Loin de s'adonner à perfectionner les méthodes d'enseignement qui leur sont imposées, ils auront d'abord souci d'y dépenser le moins possible d'effort intellectuel. Ils accepteront tels quels les programmes, et les appliqueront. Et quels programmes, dieux justes ! J'ai sous les yeux un livre de lectures françaises destinées à la classe de cinquième. Ce sont des morceaux choisis d'auteurs français, principalement antérieurs au dix-septième siècle. Quel chaos de syntaxe et de vocabulaire ce petit livre — charmant à lire pour un rhétoricien — mettra-t-il dans le cerveau d'un enfant de onze ans ! Examinez les ouvrages destinés à l'enseignement secondaire, notamment ceux d'histoire et de littérature, vous vous convaincrez que tout le reste est à l'ave-

L'âme des maîtres, dans l'enseignement d

est absente de leur œuvre : Voilà la grande raison qui suffit à expliquer pourquoi l'Université, après dix ans d'efforts dépensés par de véritables savants sur des cervelles de collégiens, ne fait pas même de ceux-ci des humanistes passables. On s'étonne, après cela, que les établissements libres gardent la faveur d'un certain public... Convenons hardiment que — la question religieuse réservée — ce public n'a pas tort.

Car, c'est vrai, les professeurs de l'établissement clérical sont très inférieurs, en science et en diplômes, à ceux de l'Université : mais l'enseignement des enfants est véritablement leur but, la raison d'être de leur vie. Ils s'intéressent à leur classe de quatrième comme un rimeur provincial s'intéresse à son académie poitevine ou languedocienne. Ils n'ont pas l'ambition de faire des conférences ou des articles, et regardent leur besogne actuelle comme la rançon du bien-être, de la célébrité de demain. Peu savants, ils ne méprisent pas l'enseignement qu'ils répandent. Ils y mettent du prix et de la fierté. Ils sont le soldat de profession, et non le volontaire impatient qui fait son année de service en rêvant la libération...

Aussi, avec des ressources moindres, des maîtres incomparablement moins éminents que ceux de l'Université, l'enseignement libre parvient-il à balancer le succès des collèges de l'Etat. Il enseigne donc mieux. Il enseigne aussi à meilleur marché. Savez-vous que, dans les lycées de Paris, il n'y a que Janson-de-Sailly qui fasse ses frais ?

*
* *

Cette infériorité de l'Université, au point de vue de l'abnégation professionnelle, si quelques-uns la contestent pour le corps enseignant, je ne pense pas qu'aucun homme de bonne foi la nie, pour les répétiteurs, pour les pions. Maurice Talmeyr a fait, sur ceux-ci, récemment, un article terrible où il dit leurs vérités, et peut-être pis. Je crois que les pions sont simplement de jeunes gens qui ont des mœurs médiocres, comme la plupart des jeunes gens. Je ne vois aucune raison pour qu'ils soient supérieurs à des pharmaciens, à des ingénieurs, à des sous-offi-

ciers du même âge. Ils sont à l'âge même des mauvaises mœurs.

Il en va tout autrement dans l'enseignement libre, surtout dans l'enseignement monastique. Le religieux qui surveille l'étude n'est point inférieur à celui qui dirige le collège ; un ordre de leur chef commun peut les faire permuter demain. Aux yeux des élèves, le maître d'études est donc l'égal du professeur. Et, quelque faciles plaisanteries qu'on puisse faire sur les carmes et sur les jésuites, il est clair qu'un religieux moyen a des idées morales supérieures à celles d'un pion moyen — lequel est, en somme, n'importe qui.

*
* *

— Alors me dira-t-on, vous recommandez l'enseignement clérical ?

— Je réponds :

— Non. Il est loin, lui-même, d'être l'idéal, et malheureusement pour lui, je crois qu'il n'est pas susceptible de se perfectionner. Car ses défauts sont son essence même. Supérieur au point de vue de la qualité morale des maîtres, de leur dévouement professionnel, il est, il sera toujours un enseignement *de parti* ; et l'éducation qu'il donne si soignée qu'elle soit, ne préparera point le jeune homme à la vie, étant conférée par des gens qui ne connaissent pas la vie vraie. Pour libres que soient des esprits de prêtres, ils ne parleront jamais avec liberté ni de la Réforme, ni de la Révolution, ni de la plupart des mouvements émancipateurs de l'esprit humain. Pour informé que soit un éducateur religieux des nécessités pratiques de la vie séculière, il y a des choses qu'il ne connaîtra pas, sous peine d'être un mauvais religieux. Et le plus parfait produit d'une telle éducation sera toujours, au sortir du collège, un jeune humaniste élégant et vierge, avec des manières parfaites et une imagination enflammée.

Voici comment les pères de famille, en 1896, ont le droit d'être embarrassés touchant l'éducation de leurs fils — entre un enseignement d'Etat chaotique, doublé d'une éducation sans moralité, et un enseignement confessionnel qui en fera souvent des désarmés ou des égarés dans la vie moderne. Montrez-nous le collège où règne

la santé des mœurs, où des esprits libres se consacrent sans arrière-pensée à enseigner aux élèves ce qu'ils doivent retenir, et rien de plus ?

Si ce collège idéal existe ; qu'on y procède à force de pensums ou à coups d'étrivières, mettez-y vos fils !

MARCEL PREVOST.

L'EDUCATION

Le peuple s'instruit et les éteignoirs se lamentent.

Un de ces cocos-là qui signe *Saint-Cère*, peut-être un parent du fameux Rosenthal du Figaro, l'ami d'Arton, raconte avec des larmes ce qui s'est passé dans une assemblée tenue à Hull, où M. Ethier, député des Deux-Montagnes, avait démontré que le clergé ne s'était pas ému, quand ses alliés conservateurs avaient aboli la langue française en Nouvelle-Ecosse, au Nouveau-Brunswick et aux Territoires du Nord Ouest :

J'étais là, dans l'assemblée, quand M. Ethier prononçait ces paroles. Près de moi un homme du peuple, un pauvre journalier, murmura : "Tiens, on en apprend tous les jours !"... L'orateur atteignait son but : le doute, la défiance entraient déjà dans l'esprit de l'auditoire. Il y a tout un abîme d'amertume (pour ne pas dire plus) dans ces simples paroles : " On en apprend tous les jours ! "

Je compris, je ne pus m'empêcher de baisser la tête : c'était un Canadien, un compatriote, qui parlait ; et l'auditoire lui-même était canadien-français et catholique. Quel malheur pour celui-ci ! quelle astuce de la part du premier !

On dira que je vais loin... Cependant je ne m'arrête pas là.

Hier, jour du scrutin dans notre comté, j'ai entendu deux fois, " de mes propres oreilles, " de pauvres journaliers catholiques déclarer hautement que " le clergé ne pouvant se conduire lui-même, peut bien moins, à plus forte raison, conduire les autres ".....

Ces faits, monsieur le Rédacteur, nous montrent une fois de plus combien pernicieuse, souverainement détestable, est l'œuvre accomplie par les chefs libéraux catholiques de cette province ; et cela, auprès du peuple, souvent trop crédule, et d'une jeunesse sans défiance. Comment n'être pas attristés, en voyant un tel état de choses ? — surtout quand on a un cœur de vingt ans, formé à l'école de la *Vérité*.

Allons, tant mieux, le peuple s'instruit.

C'est égal, ça doit être drôle " un cœur de vingt ans formé à l'école de la *Vérité*. "

CANAYEN.

VOUS SEREZ CONVAINCU

Que votre rhume remonte à quelques jours ou à des années : peu importe, si vous le suivez consciencieusement, le traitement au **BAUME RHUMAL** vous rendra la santé.

MODUS VIVENDI

Enfin, nos bons curés se calment.

On se rappelle les cris et les protestations qu'ils ont poussés lors de l'adoption de la loi relative aux inhumations.

Voici ce que dit la *Vérité* :

Comme l'Inspecteur du Conseil d'Hygiène de la Province de Québec doit commencer, dans les premiers jours du mois de mai prochain, sa tournée d'inspection, soit des cimetières en usage, dont il s'agit d'améliorer les conditions sanitaires, soit des terrains à choisir pour l'établissement de nouveaux cimetières, MM. les Curés, qui sont intéressés à recevoir la visite de M. l'Inspecteur voudront bien en donner avis à Mgr l'Administrateur du diocèse aussitôt que possible.

Par ordre,
B.-PII GARNEAU, Ptre,
Secrétaire.

Archevêché de Québec,
12 avril, 1897.

Comme ces choses-là sont dites, en termes galants, n'est-ce pas ?

Les curés ont commencé par refuser de recevoir l'Inspecteur.

Maintenant, pour ne pas les froisser, on leur laisse croire qu'ils désirent voir l'Inspecteur.

Et tout est sauvé.

RHEUR.

Une HAUSSE considérable est imminente sur les actions des MINES D'OR de la Colombie Anglaise. M. Queneau, courtier en mines, 207 New-York Life B'd'g, conseille aux lecteurs du *RÉVEIL* de prendre position actuellement sur ces valeurs ; c'est le moment d'acheter

IL FAUT ESSAYER CELUI-LÀ

Votre rhume persiste, dites-vous, malgré les nombreux remèdes que vous avez essayés. Prenez du **BAUME RHUMAL** ; celui-là vous guérira rapidement. 25c partout.

FEUILLETON

ROMIE

PAR

EMILE ZOLA

X

Busquement, des choses s'expliquaient que Pierre n'avait jamais comprises. Un jour qu'il était retourné à la Propagande, le cardinal Sarno lui parla de la Franc-Maçonnerie avec une telle rage froide, que, tout d'un coup, il vit clair. Jusque-là, la Franc-Maçonnerie l'avait fait sourire, il n'y croyait guère plus qu'aux Jésuites, trouvant enfantines les ridicules histoires qui circulaient, renvoyant à la légende ces hommes de mystère et d'ombre, dont le secret pouvoir, incalculable, aurait gouverné le monde. Il s'étonnait surtout de la haine aveugle qui affolait certains gens, dès que le mot de francs-maçons leur venait aux lèvres : un prélat, et des plus distingués, des plus intelligents, lui avait affirmé d'un air de profonde conviction que toute loge maçonnique était présidée, au moins une fois l'an, par le Diable en personne, visible. C'était à confondre le simple bon sens. Et il venait de comprendre la rivalité, la furieuse lutte de l'Eglise catholique et romaine contre l'autre Eglise, l'Eglise d'en face. La première avait beau se croire triomphante, elle n'en sentait pas moins dans l'autre une concurrence, une très vieille ennemie, qui se prétendait même plus ancienne qu'elle, et dont la victoire restait toujours possible. Surtout, le heurt résultait de ce que les sectes avaient la même ambition de souveraineté universelle, la même organisation internationale, le même coup de filet jeté sur les peuples, des mystères, des dogmes, des rites. Dieu contre Dieu, foi contre foi, conquête contre conquête : et, dès lors, de même que deux maisons rivales, établies aux deux côtés d'une rue, elles se gênaient, l'une devait finir par tuer l'autre. Mais, si le catholicisme lui semblait caduc, menacé de ruine, il restait également sceptique sur la puissance de la Franc-Maçonnerie. Il avait questionné, fait une enquête, pour se rendre compte de la réalité de cette puissance, dans cette ville de Rome où les deux pouvoirs suprêmes se trouvaient en présence, où le grand maître trônait en face du pape. On lui avait bien raconté que les derniers princes romains se

croyaient forcés de se faire recevoir francs-maçons pour ne pas se rendre la vie trop rude, aggraver leur situation difficile, barrer l'avenir de leurs fils. Seulement, ne cédaient-ils pas uniquement à la force irrésistible de l'évolution sociale actuelle ? La Franc-Maçonnerie n'allait-elle pas être noyée, elle aussi, dans son propre triomphe, celui des idées de justice, de raison et de vérité, qu'elle avait si longtemps défendues, au travers des ténèbres et des violences de l'histoire ? C'est un fait constant, la victoire de l'idée tue la secte qui la propage, rend inutile et un peu baroque l'appareil dont les sectaires ont dû s'entourer pour frapper les imaginations. Le carbouarisme n'a pu survivre à la conquête des libertés politiques qu'il réclamait, et le jour où l'Eglise catholique croulera, ayant fait son œuvre civilisatrice, l'autre Eglise, l'Eglise franc-maçonne d'en face, disparaîtra de même, sa tâche de libération étant faite. Aujourd'hui, la fameuse toute-puissance des loges serait un pauvre instrument de conquête, entravé lui-même par des traditions, gâté par un cérémonial dont on plaisante, réduit à n'être qu'un lieu d'entente et de secours mutuel si le grand souffle de la science n'emportait les peuples, aidant à la destruction des religions vieilles.

Alors, Pierre, brisé par tant de courses et de démarches, fut repris d'anxiété dans son obstination à ne pas quitter Rome, sans s'être battu jusqu'au bout, en soldat d'une espérance qui ne veut pas croire à la défaite. Il avait vu tous les cardinaux dont l'influence pouvait lui être de quelque utilité. Il avait vu le cardinal vicaire, chargé du diocèse de Rome, un lettré qui avait causé d'Horace avec lui, un politique un peu brouillon qui s'était mis à le questionner sur la France, sur la République, sur le budget de la guerre et de la marine, sans s'occuper le moins du monde du livre poursuivi. Il avait vu le Grand Pénitencier, le cardinal aperçu déjà au palais Bocconera, un vieillard maigre, au visage décharné d'ascète, dont il n'avait pu tirer qu'un long blâme, des paroles sévères contre les jeunes prêtres, gâtés par le siècle, auteurs d'ouvrages exécrables. Enfin, il avait vu, au Vatican, le cardinal secrétaire, en quelque sorte le ministre des Affaires étrangères de Sa Sainteté, la grande puissance du Saint-Siège, dont on l'avait écarté jusque-là, en le terrifiant sur les conséquences d'une visite malheureuse. Il s'était excusé de venir si tard, et il avait trouvé l'homme le plus aimable, corrigeant par une diplomatie bienveillance l'aspect un peu rude de sa personne, le questionnant d'un air d'intérêt après l'avoir

fait asseoir. l'écoutant, le réconfortant même. Mais, de retour sur la place Saint-Pierre, il avait bien compris que son affaire n'avait point avancé d'un pas, et que, s'il arrivait un jour à forcer la porte du pape, ce ne serait jamais en passant par la Secrétairerie d'Etat. Et, ce soir-là, il était rentré rue Giulia effaré, surmené, la tête brisée après tant de visites à tant de gens, si éperdu de s'être senti peu à peu prendre tout entier par cette machine aux cent rouages, qu'il s'était demandé avec terreur ce qu'il ferait le lendemain, n'ayant plus rien à faire, qu'à devenir fou.

Il rencontra justement don Vigilio dans un couloir, et il voulut de nouveau le consulter, obtenir de lui un bon conseil. Mais celui-ci le fit taire d'un geste inquiet, sans qu'il sut pourquoi. Il avait ses yeux de terreur. Puis, dans un soufuffle, à l'oreille :

— Avez-vous vu monsignor Nani ? Non.... Eh bien ! allez le voir, allez le voir. Je vous répète que vous n'avez pas d'autre chose à faire.

Il céda. Pourquoi résister, en effet ? En dehors de la passion d'ardente charité qui l'avait amené pour défendre son livre, n'était-il pas à Rome dans un but d'expérience ? Il fallait bien pousser jusqu'au bout les tentatives.

Le lendemain, de trop bonne heure, il se trouva sous la colonnade de Saint-Pierre, et il dut s'y attarder, en attendant. Jamais encore il n'avait mieux senti l'énormité de ces quatre rangées tournantes de colonnes, de cette forêt aux gigantesques troncs de pierre, où personne ne se promène d'ailleurs. C'est un désert grandiose et morne, on se demande pourquoi un portique si majestueux : pour l'unique majesté sans doute, pour la pompe de la décoration ; et toute Rome, une fois de plus, était là. Puis, il suivit la rue du Saint-Office, arriva devant le palais du Saint-Office, derrière la Sacristie, dans un quartier de solitude et de silence, que le pas d'un piéton, le roulement d'une voiture troublent à peine, de loin en loin. Le soleil seul s'y promène, en nappes lentes, sur le petit pavé blanchi. On y devine le voisinage, l'odeur d'encens, la paix cloîtrée, dans le sommeil des siècles. Et, à un angle, le palais du Saint-Office est d'une nudité pesante et inquiétante : une haute façade jaune percée d'une seule ligne de fenêtres ; tandis que, sur la rue latérale, l'autre façade est plus louche encore, avec son rang de fenêtres plus étroites, des judas aux vitres glauques. Dans l'éclatant soleil, ce colossal cube de maçonnerie couleur de boue paraît dormir, presque sans jour sur le dehors, fermé et mystérieux comme une prison.

Pierre eut un frisson, dont il sourit ensuite, ainsi que d'un enfantillage. La sainte, romaine et universelle Inquisition, la sacrée congrégation du Saint-Office, comme on la nommait aujourd'hui, n'était plus celle de la légende, la pourvoyeuse des bûchers, le tribunal occulte et sans appel, ayant droit de mort sur l'humanité entière. Pourtant, elle gardait toujours le secret de sa besogne, elle se réunissait chaque mercredi, jugeait et condamnait, sans que rien, pas même un soufuffle, sortit des murs. Mais, si elle continuait à frapper le crime d'hérésie, si elle ne s'en tenait pas aux œuvres, et frappait aussi les hommes, elle n'avait plus d'armes, ni cachot, ni fer, ni feu, réduite à un rôle de protestation, ne pouvant même infliger aux siens, aux ecclésiastiques que des peines disciplinaires.

Lorsqu'il fut entré et qu'on l'eût introduit dans le salon de monsignor Nani, qui habitait le palais, à titre d'assesseur, Pierre éprouva une surprise heureuse. La pièce était vaste, située au midi, inondée de gai soleil ; et il régnait là une douceur exquise, malgré la raideur des meubles, la couleur sombre des tentures, comme si une femme y eût vécu, accomplissant ce prodige de mettre de la grâce dans des choses si sévères. Il n'y avait pas de fleurs et cela sentait bon. Un charme, épandu, prenait les cœurs, dès le seuil.

Tout de suite, monsignor Nani s'était avancé, souriant, avec sa face rose, aux yeux bleus si rifs, aux fins cheveux blonds que l'âge poudrait. Et les deux mains tendues :

— Ah ! mon cher fils, que vous êtes aimable d'être venu me voir.... Voyons, asseyez-vous, causons comme deux amis.

Il le questionna sans attendre, avec une apparence d'affection extraordinaire.

— Où en êtes-vous ? Racontez-moi ça, dites-moi bien tout ce que vous avez fait.

Pierre, touché malgré les confidences de don Vigilio, gagné par la sympathie qu'il croyait sentir, se confessa sans rien omettre. Il dit ses visites au cardinal Sarno, à monsignor Fornaro, au père Dangelis ; il conta ses autres démarches près des cardinaux influents, tous ceux de l'index, et le Grand Pénitencier, et le cardinal vicaire et le cardinal secrétaire ; il insista sur ses courses sans fin d'une porte à une autre, à travers tout le clergé de Rome, à travers toutes les congrégations, dans cette immense ruche active et silencieuse, où il s'était lassé les pieds, brisé les membres, hébété le cerveau.

EMILE ZOLA

(A suivre)

TRADUCTIONS. RÉDACTION. IMPRESSIONS.

MARC SAUVALLÉ, Journaliste,

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts adresses, etc., etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2184. TELEPHONE 892.

“ LE SUN ”

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

..... || T. B. MACAULAY, Secrétaire.

|| IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1896 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitté une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUERCE SYSTEME

O. Leger,

GERANT DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'expédition à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'ensevir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre journal, lorsque nous aurons cette circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui. En conséquence, le nombre des machines est limité — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PRESENTS UTILES

- Portemonnaies pour dames, plus de 200 variétés.
- Portefeuilles pour Messieurs, plus de 100 variétés.
- Belles marchandises de cuir.
- Pupitres portatifs, Ecritoires, Calendrier, Portefeuilles.
- Papeteries de choix en boîtes de 15c à \$5.00
- Le plus bel assortiment du pays.
- Cire à cacheter de toutes teintes et parfumée
- Plus de 20 couleurs différentes, en boîte
- Maintenant, initiales à cacheter en verre coupé
- De choix, autres initiales en grande variété.
- PLUMES ET GRAYONS EN OR**
- Marchandises en argent pour usage de bureau ou de bibliothèque
- Encriers de toutes sortes et de tous prix

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE	CAPITAL	\$15,000,000
CONTRE LE FEU	FONDS INVESTIS	53,000,000
ET SUR LA VIE	FONDS INVESTIS en CANADA	5,000,000
	REVENU ANNUEL	12,000,000

Directeur-Gérant : — THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Epargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés

Bureau principal en Canada : **78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL**

GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environs

MAPLE CARD

&

PAPER MILLS



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL QUE

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

1615 rue Notre-Dame

MONTREAL

J. A. DROUIN,
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2243

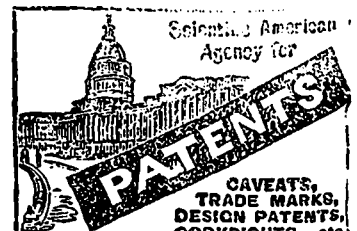
Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586 1/2 Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.50 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie Commerciale (limitée) et publié par Aristide Filintreault au No. 30 rue St Gabsiel, Montréal.



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, New York. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the **Scientific American** Largest circulation of any scientific paper in the world. Specials illustrated. No Patent taken out by us without a Weekly \$2.00 fee for 10 months. Address, MUNN & CO., 361 BROADWAY, New York City.